Patricia Kindts

Dire l'insaisissable *

En juin, nous constituons un groupe éphémère pour répondre à l'invitation du Pôle 6. Tout se joue rapidement, à la fin d'une réunion du Pôle 4 à Narbonne. De mon côté, une légère inconscience, une audace qui ne se sait pas. Ma demande rencontre le désir d'autres, que je ne connais pas. On y va… Nous voilà trois en chemin, face à l'inconnu.

Un vent de liberté souffle le chaud et le froid. Nous sommes les uns pour les autres à la fois une chance et un risque. Mon intranquillité est adoucie par une fragile assurance, adossée à la confiance de mes collègues dans le processus.

Par moments, tout m'échappe. Je ne comprends rien, je ne sais rien. Parfois je note fébrilement un bout de phrase, parfois je me laisse porter. C'est la première fois que je travaille avec des psychanalystes.

Peu à peu quelques motifs, qui me sont propres, se dessinent sur la trame de nos échanges. Ils ont trait à la persévérance de l'analysant, cet *ostinato* qui soutient un impossible à dire encore et toujours. Ils évoquent la chance offerte de se découvrir témoin de sa propre existence, de rencontrer un autre qui ne m'identifie pas à ce que je dis mais qui me reconnaît comme celle qui parle.

Pendant nos réunions, les propos s'entrechoquent, un fil se tend et parfois se distend, on ne voit pas où ça mène… mais qui sait ce qu'il deviendra… Un autre est tiré, qui rassemble des morceaux de récits, des références aux textes, des évocations poétiques, pas de synthèse, pas de conclusion, chacun assume le désaccordage.

* Texte présenté le 4 octobre 2025 à Toulouse, lors de la rencontre inter-cartels sur le thème des Journées nationales 2025, « L'aventure psychanalytique et sa logique », à l'invitation du Pôle 6, Gay sçavoir en Midi toulousain.
Groupe éphémère du Pôle 4, Aude Roussillon : Lydia Colla, Jean-Yves Proësamle, Patricia Kindts.

Chaque rencontre produit chez moi une sorte d'abattement, je suis submergée par le profus, par l'impossible à cerner, à contenir, à fixer. Puis, après quelques jours, une image, une question, une nécessité émergent.

C'est ainsi que notre groupe éphémère m'amène à un autre groupe rencontré plus tôt dans l'année. C'est moins le contenu des échanges que la manière de chercher ensemble qui a fait surgir le souvenir d'une intervention menée au printemps dernier auprès d'un collectif.

Ce matin d'avril, je rencontre une quinzaine de paysans touchés par la sécheresse climatique. Ils espèrent éprouver quelque chose des bienfaits du partage, se sentir moins seuls, reliés dans la confrontation au péril. Dans leurs combats syndicaux, ils ont l'habitude de se grouper sous la bannière du même. Ils disent aussi que « parler, ça fait du bien », qu'« il faut faire sortir les émotions, ne pas garder tout ça pour soi ». Ils attendent un soulagement, une sorte de purge des affects. En cela, ils baignent comme tout un chacun dans l'idéologie néolibérale de la psychologisation du social.

Tout à coup, une évidence fait brèche dans ma posture d'intervenante : je ne viendrai pas les soulager. Je décide de faire une place au silence. J'invente une règle pour permettre à ces sujets-là de s'entendre parler. Je les invite à faire le récit de ce qu'ils vivent du manque d'eau. Nous n'allons pas soutenir de conversations. Nous nous priverons d'enchérir la plainte, la désolation, la rationalisation victimaire. Nous contournerons la consolation. Nous partirons du malentendu. Je pose un cadre qui fait une large part à la parole non interrompue, à la régulation stricte des échanges entre les participants, au silence. Peu à peu, ils s'emparent de l'offre qui leur est faite.

Camille nous apostrophe vigoureusement, comme si tout ce qu'elle avait à dire était contenu dans cette seule phrase : « Aujourd'hui, je ne suis plus paysanne parce qu'il n'y a plus d'eau dans mon village. » Camille se présente à nous comme une soustraction. Il n'y a plus de paysanne qui s'appelle Camille – il n'y a plus d'eau. Une grammaire de l'événement vient effacer ce à quoi s'était identifiée Camille.

Thomas, lui, est venu porter témoignage. « J'ai passé mon enfance et mon adolescence en Égypte, dans les oasis. Ici, je fais pousser des légumes à l'ombre des oliviers. Je sais comment faire pousser dans le désert. Je sais comment faire avec la sécheresse. Cela m'a été transmis, et j'ai appris. » Thomas sait y faire. La sécheresse est pour lui le moment de rencontre avec le désert.

Puis, la voix de Mary s'élève. Elle nous emmène avec elle sur le chemin escarpé qui domine les prairies. Toutes les semaines depuis trois ans, elle monte visiter les sources taries. Cet hiver, elle a vu l'eau couler de nouveau.

Elle a ressenti une grande responsabilité. Il lui fallait protéger ce petit filet d'eau, il ne fallait pas qu'il s'arrête. Elle a apporté quelques pierres pour consolider l'ouverture de la source, faciliter son écoulement, puis elle a suspendu son geste, on ne peut pas obliger une source à couler.

Rien n'est compréhensible, il y a de la pluie et pas d'eau. Mary imagine que des gens malfaisants détournent l'eau souterraine vers d'autres vallées. Comment savoir ce qu'il se passe sous la terre ? Elle se sent ignorante, impuissante et vulnérable. « Je rêve d'une mer d'eau sous l'Alaric », dit-elle. Elle manifeste une joie réelle au souvenir du débit régulier de l'eau qui abreuvait ses bêtes. Les regrets n'ont pas leur place. Mary rêve d'une eau qui s'écoulerait toujours.

D'autres encore ont parlé. Pendant cette matinée, nous nous sommes laissé enseigner sur le rapport de l'autre au manque d'eau. Qu'est-ce qui s'est joué là ? Difficile de dire pour chacun. Cependant, peut-être que l'étau d'un sens univoque, censé faire tenir ensemble le groupe, a desserré quelque peu ses mâchoires. Ce groupe a peut-être pressenti, le temps de cette matinée, l'existence d'un malentendu fondamental qui n'empêche rien, qui perdurera quoi qu'il arrive, qui est une condition de la parole.

Début septembre, nous nous retrouvons pour la troisième et dernière rencontre du groupe éphémère. Nous lisons nos textes en cours, j'évoque le moment où je change les règles de parole avec les paysans et là, à la rencontre de l'autre parlé, j'entends un changement de position. Je n'avais pas saisi, jusqu'à les entendre, la portée de ce qui s'était passé vraiment.

Dire l'insaisissable.
Dire le déplacement au moment où il s'opère,
au moment où il opère
un léger décalage.

Rendre compte d'une bascule,
d'un plus tout à fait comme avant.

Rendre compte d'un mouvement imperceptible, inaperçu,
et cependant ineffaçable.

« Plus comme avant, je ne viens pas les soulager. »

Ce minuscule tressaillement aux effets très concrets avait attendu d'être entendu pour qu'enfin il soit reconnu comme un acte posé.